

## Un amour en vacance

Mario Parent

Numéro 39, hiver 1989

La solitude

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parent, M. (1989). Un amour en vacance. *Moebius*, (39), 81–90.



Je dépose la tasse dans l'évier. J'entends l'eau du bain qui coule. Je sens le flot galber en un tissu fluide les contours à nu de ma défaillance.

Un œil reste accroché au sucrier posé sur la tablette au-dessus du grille-pain, pendant que l'autre cherche l'heure au cadran de l'horloge. Ce même instant divisé en parties égales serait-il l'illustration du possible humain? Quelle joie, quelle ivresse de pouvoir mêler des gestes différents dans la même portion de temps. Et combien plus grande cette joie, plus grisante cette ivresse, quand tout est commandé, quand il y a assez d'assurance et que rien n'est l'effet d'un hasard.

Comme avec toi quand tu me disais renaître tous les matins.

Devant le miroir, je me fais ressembler au Père Noël. Par la magie d'une épaisseur microfine, je déshabille ce visage de neige: je reprends le chemin de toujours pour ne conserver aux pommettes que l'illusion de la fête, ce fard rougeâtre de la vie. La serviette autour de la taille, la chatte dans le bain qui se lèche les poils de furieux coups de langue, cet univers clos, réduit, humide et calmant, m'amène à me déhancher devant ce moi-même qui me sourit. Je note, au passage, des souvenirs aux craquelures, le tain de plus en plus terne de cet émail qui, sans m'avertir, menace de reprendre une partie de cet air de jeunesse. Mais dans ces yeux brisés par les changements climatiques et la fatigue, la vieillesse reculera d'elle-même devant l'image transportée par ces caméras naturelles les plus magnifiquement réussies.

Avec la débarbouillette carrelée, j'essuie les restes de cet hiver cachés dans les replis du cou et des oreilles. Tout à fait lavé, tout à fait propre, tout à fait comparable à des millions d'autres, je me souris en remplaçant le linge humide.

Je peigne d'abord mes cheveux. J'y accomplis une raie à gauche et je rabats des deux côtés. Puis, avec la brosse, je lisse le tout comme ces photos des casanova des années vingt.

Pour compléter l'apparat, et par besoin d'hygiène, je me brosse les dents.

Pour d'autres, c'est dormir sur la terre battue, se laver dans la rivière en faisant grand tapage pour éloigner les crocodiles et ne pas avoir de barbe.

En rangeant mes outils dans l'armoire vitrée, je dois

me ressaisir pour ajourner cette mélancolie qui voulait se coller à mes yeux. Cette beauté inhumaine engendrée dans la douleur, dans la laideur de tout ce que nos consciences remarquablement touchées réprouvent.

Mais cette laideur n'est pas nécessairement souffrance. Qui est laid? Qu'est-ce que le laid?

C'est hier. Une pluie fine tombe sans bruit, vernissant les matériaux. Dans l'entrebaillement de la porte, j'émiette une tranche de pain. Le déclic du radio-cadran se fait entendre. Les nouvelles de la circulation me parviennent. Dans la chambre je refais le lit. J'ai une crispation le long du corps quand j'aplanis avec la main les plis du drap. C'est que ton souvenir m'écorce les doigts comme si tes ondulations étaient recouvertes d'épines. De ta tête sur l'oreiller il ne reste rien.

Triste soirée. Après la plage, nous avons pris une consommation. Le soleil, le vent, l'eau nous avaient rougi la peau. La crème solaire m'embuait les yeux. Qu'avons-nous dit? Qu'avons-nous fait ce soir où ma main t'a perdue?

Le téléphone. Rien que ta voix me transporte. Même ton silence m'emplit. Il pleut. Tu veux aller te baigner. Et c'est là que j'apprends qu'il fera beau, que le soleil crachera ses rayons asséchants. J'ai perdu le sens du temps. Même celle qui nous parle pour nous avertir n'a pas su me retenir de cet autre monde où j'étais avec toi. Je prépare ce qu'il faut: des sandwiches, une grappe de raisins verts, des boissons gazeuses, des biscuits au chocolat. Je prends une grande serviette (celle sur laquelle la carte de la Floride est appliquée) et mon maillot!

Assis, j'espère. Je caresse la chatte qui ronronne. Elle me parle de ses rêves et je l'écoute en silence, la tête penchée sur elle pour être plus près de sa douceur trompeuse, de sa nonchalance affectée. Le gris du ciel semble bien mince. Il n'y a plus d'ombre lorsque je lève les yeux vers la porte. Toute opacité est morte. Le soleil triomphe.

J'ai une douleur à la cuisse. Les griffes arrière de la bête me donnent l'alarme de tes pas dans l'escalier. Je me lève. Elle t'attend déjà à la porte. Nous enregistrons ta démarche. Chaque pas est une victoire dont j'ai déjà reçu les blessures. Je dois la prendre dans mes bras pour ne pas qu'elle se sauve. La porte est entrouverte.

Régulière en mouvement, tu escalades les marches. Le

dessus de ta tête d'abord où joue un éclat doré, puis ton visage englobé tout entier, ensuite, sur ta bouche. La direction à prendre pour te rencontrer: le sourire, les lèvres, les yeux, tout dans ton visage ne laisse rien transparaître encore. Moi, en équilibre sur ce moment, ce mouvement de ton corps dans la lumière...

Un baiser. Un soupir. L'appui de ta main sur mon avant-bras. Le temps de prendre mon sac dans lequel je mets mes dernières affaires. Assise dans ta robe de cotonnade sous laquelle on discerne tes seins, c'est à ton tour de flatter la chatte.

Ais-je bien dormi? À quelle heure me suis-je levé? Le facteur est-il passé?

Ce lien de tendresse existe-t-il? Est-ce l'illusion de ne pouvoir comprendre qui me serre la gorge ou en suis-je à me poser des questions parce que j'ai la gorge qui me serre? Matière et pensée. Pensée tirée de la matière. Être cerveau et se donner la certitude qu'on n'existe pas. Mais la matière ne peut s'interroger et s'abstraire. Elle est là, renfermant notre être.

Je suis prêt. Tu passes devant moi en jetant ton sac sur l'épaule. Nous sommes dehors. Au-dessus de ta tête naît un arc-en-ciel. Non, ne dis rien que la foule voudrait entendre. Elle est trop gourmande de toutes ces paroles avec lesquelles elle ne sait que faire.

Nous sommes étendus sur le sable. Les mouettes crient et se battent pour quelques morceaux de nourriture perdus. Les haut-parleurs, accrochés aux poteaux, lancent des musicalités que le vent distord. Je n'avais pas encore pensé sérieusement à ce phénomène et je me dis que les chauve-souris doivent avoir un mal fou à chasser par grand vent. Il y a plein de radios sur la plage. Chacune d'elle semble vouloir s'approprier un espace vital.

Non, ne dis rien qu'une vague clameur n'entendrait pas. Ne dis rien qui ne serait qu'un moyen de forcer le barrage entre nous.

Le repas est bon. Copieux. Les raisins nous giclent au visage leur pureté pendant qu'à pleines dents nous les surprenons sur la grappe. Ton rire seul doit être connu car il renferme les mondes du non-dit. Tu ris. Je souris. Ton émotion s'exprime toujours plus que la mienne. Comment savoir, comment calculer le point intérieur, l'intense pression de la joie ou du chagrin dans nos cages

humaines?

Ne dis rien. Ne regarde même pas ces gens qui sont en train de nous perdre, qui s'éloignent de nos consciences pour entrer dans le lieu de l'indifférence. Ainsi, nous sommes tous semblables: des blocs s'ignorant par goût, par plaisir, par orgueil, par envie, par gêne, et nos notions équivalent ce que nous sommes. Nous savons très bien que même en voulant connaître ceux qui nous côtoient tout est affaire de justesse; qu'en nous-mêmes, nous ne pouvons tirer de ligne qui puisse conserver le droit chemin de la connaissance. Tout est faux et nous sommes tous seuls à nous croire vrais. Non, ne dis rien.

Je ne savais pas qu'à force de concentration, même dans un corridor nu et blanc, on pouvait finir par apercevoir des couleurs. Ainsi, mon amour s'imaginait des coloris dans ce qui me semblait un chemin trop bien éclairé, trop découvert. C'était déjà beaucoup mieux que ce que j'avais connu en tout cas. La solitude. D'elle, on s'accommode au début. Pouvoir tout faire sans avoir à rendre compte. Sortir, rentrer, crier, pleurer, rire, sans autres restrictions que nos barrières naturelles. Mais peu à peu on se lasse. Même les incartades deviennent routine. Nous planifions à l'avance ces dérangements pour qu'ils s'insèrent judicieusement dans notre monotonie. Aux yeux des autres, c'est un être sans attaches, sans entraves qui se montre. Dans l'être, tout n'est que contraintes et refoulements. On en vient à parler à son chat, à son mur, à sa porte, à sa radio. Tout devient prétexte à échange, tout demeure stérile. Notre voix couvre tout.

C'est ainsi que gisaient les couleurs en moi. Dans ce grand corridor blanc que je venais de repeindre, que je voulais sans taches, infiniment blanc à perte de vue, une re-vie de mon intérieur où j'avais consciemment lavé toutes les impuretés de mon être. Enfin, toutes celles que je percevais. Et je prenais bien soin de ressortir ma chaudière et ma brosse pour y déloger les impuretés nouvelles qui s'y collaient.

J'avais le sentiment que si je laissais quelqu'un pénétrer dans mon corridor, automatiquement des taches apparaîtraient. On est parfois si absorbé par les mimiques des enfants qu'on ne remarque pas qu'ils ont les mains sales et toute leur science d'ailleurs est de nous le faire oublier pour laisser une trace de leur passage. Je n'avais pas affaire à des enfants mais je les voyais ainsi tous ceux,

toutes celles que je côtoyais. Mon regard ne se jetait plus dans leurs yeux pour y voir le feu mais à leurs mains, à leurs pieds, pour savoir s'ils ne saliraient pas mon corridor.

Mais à toi j'ai permis. Je permets encore.

Tu es arrivée comme un rayon de soleil balayant la campagne après la pluie. J'ai eu des réticences. J'étais tellement occupé à faire mon ménage, à ne pas me laisser déranger par quiconque.

De fil en aiguille nous avons cousu nos étoffes déchirées. Des courtepointes se sont installées dans mon corridor. Au début j'ai eu peur qu'elles ne fassent que masquer les taches s'y trouvant toujours, camouflées. J'avais peur car il n'arrive jamais quelque chose de bon quand on se cache les réalités.

Mais, superbe, tu as tout compris et tu m'as invité de temps à autre à relever nos tissus suspendus pour voir si quelque vilaine macule indésirée ne s'y serait pas fauflée. Superbe, tu m'as démasqué. Tu as introduit dans mon univers les couleurs qui font que le monde existe. J'ai recouvré ma vie. J'ai laissé tomber mes défenses. Désormais, tout était nouveau. On ne peut se protéger indéfiniment du bonheur. Il nous rejoint toujours quelque part.

J'ai vu des lumières s'allumer dans tes yeux quand le soleil y dormait. La dernière image que je conserve de toi, c'est ton dos avec ta tête légèrement penchée vers l'avant. Le pire est-il d'être là à présent ou d'avoir été vivant pendant ce temps d'orage? Comment imaginer un corridor où la tempête bat son plein? Comment me dire à présent qu'il faut refermer les portes, décrocher les tentures colorées de ton passage?

Nous sommes revenus de la plage sous le roulis du ciel. Quand la pluie s'est mise à tomber nous étions assis sur la galerie. Je croyais revoir sur ta tête cette auréole de lumière, mais ta tête se protégeait dans l'ombre noire projetée par la remise. Ton visage ne m'appartenait plus. J'ai senti mon cœur se déchirer. C'est un vieux cliché mais pour ceux qui savent, il n'y a rien de pire. Quelque part là, dans la poitrine, une douleur, un déchirement. Inconsciemment, on veut rejeter l'orage à plus tard. Le temps, lui, n'a que faire de nos considérations. Il vient sur nous.

Je crois que le tumulte intérieur est d'autant plus



noirs du ciel te fardent la joue. Tu pars sous la pluie, mêlant tes pleurs à l'orage. Peut-être t'es-tu tournée vers le balcon une fois dans la rue? Je n'y étais pas. Je n'ai pas eu la force. J'étais dans la cuisine, à genoux sur le plancher, je pleurais, sourdement, honteusement, pendant que la chatte miaulait pour avoir à manger.

Pas un bruit, pas un son dans mon corridor blanc. Je ne sais pas combien d'heures se sont écoulées. Seule l'impression d'enfoncer dans mon lit me semble encore étrange, comme si un gouffre s'ouvrait sous mon dos, que la chute fut engagée. De temps à autre, une larme coule jusqu'à mon oreille. Je ne me mouche même pas. Je renifle. Voilà le bon garçon dans son décor. Il ne crie plus. Il pleure silencieusement, religieusement, comme on lui a appris à le faire, et même si son poing se referme de colère et de douleur, il est tout mou couché sur le lit.

La douleur s'étend dans la pièce. On peut la voir. La sentir. Cette peine s'étiole et couvre les murs d'une tapisserie chagrine. Il n'y a plus de couleurs sur les murs. Ce rose que tu aimais tant. Il n'y a plus que du blanc comme dans mon corridor que je suis à repeindre. Fini les courtepointes, les rideaux de taffetas et les tapisseries multicolores. L'artiste décorateur défait son œuvre, range tout dans sa grosse malle et me jette un drôle de regard avant de traverser la porte.

Il y a des taches sur les murs. Je ne les avais pas remarquées. Il faut bien que je me force à admettre ce qu'elles sont: toutes ces petites choses que je n'ai pas su laver et qui ont refait surface, toutes ces petites actions, ces petites pensées, ces manières d'être que tu m'as reprochées, que je croyais avoir définitivement rayées de mes murs, sont là encore en de véritables reproches.

Non. Ce n'est sûrement pas si simple que cela. Rien ne peut être si simple. Il n'y aura jamais un être avec lequel l'assemblage puisse se faire aussi simplement qu'avec deux morceaux de casse-tête. Justement, les morceaux de casse-tête, il faut en essayer beaucoup avant d'avoir ceux qui s'emboîtent parfaitement. Alors la vie serait un immense casse-tête où l'on passe notre temps à essayer des morceaux différents qui changent tout le temps.

C'est pour cela que je m'étais fait un corridor tout blanc où je guettais la moindre tache, le moindre écart au but que je m'étais fixé. Pour demeurer pur et sûr que je ne changerais pas, pour augmenter mes chances de rencon-

trer ce morceau unique qui s'imbriquerait au mien.

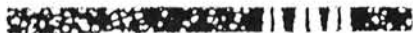
Maintenant, les murs de ma chambre sont d'immenses casse-tête. Chaque mur a une image précise que je conserve de nous. Petit à petit les morceaux de ces images se défont, s'évanouissent dans le mur pour ne laisser que du blanc. Le rose n'existe même plus. Les couleurs n'existent pas.

À genoux sur le divan, je regarde les gens descendre vers le centre-ville. Les trottoirs sont encore tachetés. Le vent et les dernières pointes du soleil n'ont pas eu le temps de tout assécher. L'univers est gris et bleu. Demain, j'aurai un grand ménage à faire. Tout laver. Reconstruire le blanc. Peut-être même replâtrer là où les clous tenaient suspendus nos rideaux. Demain je mettrai tout en ordre comme auparavant et je jurerais jusqu'à la prochaine fois.

Je compte les briques qui forment le mur de la façade sud de l'immeuble voisin. Il suffit de multiplier le nombre de briques à l'horizontal par le nombre de rangées qu'elles donnent à la verticale et d'en soustraire le nombre exigé pour l'espace libre des deux fenêtres. Ce n'est pas la première fois que je fais cette opération mais à chaque fois je n'arrive pas au même résultat. Le mur ne change pas, lui.

Les couples passent mais ne se ressemblent pas. Ils déboulent tous la côte pour se rendre dans le carré de lumière. C'est la vie palpitante des autres qu'il me reste à observer. Agir comme un intrus dans un univers réservé. Le soleil est en train de sombrer définitivement entre les derniers nuages laissés par l'orage. Parfois, on ne le voit plus, puis, entre deux tranches moutonneuses il apparaît, fort, éblouissant, immuable, à nos yeux inchangé. Un coup de vent m'emplit le visage du baume du dehors. La voisine suspend des vêtements à sa corde. Un rossignol chante, lui qui a le cœur gai, le cœur à rire, moi qui ne suis plus sûr de vivre.

Ce matin, la rue est calme. Qu'importe le souffle de la ville pendant que, déhanché devant la porte moustiquaire, ma tête n'est qu'un bourdonnement calfeutrant tout son du dehors. Le temps est encore nuageux. Un voile de brume semble suspendu au toit d'en face. Il n'y a plus de voix au-dessus des autres. Tout est mort. Le temps même s'est enfui vers un autre lieu. Il n'y a plus de retard à reprendre, les pas perdus ne rattrapent plus personne. Ce matin n'a plus de souffle.



Il fait trop sombre pour bricoler. Il n'y aura pas le crissement de la graveline sous le pied du vieil homme. Il n'y aura pas de concours à la radio.

Pendant que les sens se dérobent à ma volonté affaiblie, pas une seule pensée ne fait jour. C'est un lac très calme, presque stagnant qui repose dans ma tête.

Je reste là, la bouche pâteuse, les bras lourds, les yeux fixes. Je n'ai plus de désir. Même faire ma toilette m'apparaît ridicule: des gestes illusoires.

La porte n'est plus une invite à passer dehors. Elle se ferme sur mon malheur, m'encloisonne irrémédiablement. La porte est un mur infranchissable. Je souffre et je ne suis pas beau à voir.

Il me reste encore quatre jours de vacances.